

Myal

# **FAUT QUE JE TE RACONTE**

**Mon Petit Éditeur**

Retrouvez notre catalogue sur le site de Mon Petit Éditeur :

<http://www.monpetitediteur.com>

Ce texte publié par Mon Petit Éditeur est protégé par les lois et traités internationaux relatifs aux droits d'auteur. Son impression sur papier est strictement réservée à l'acquéreur et limitée à son usage personnel. Toute autre reproduction ou copie, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon et serait passible des sanctions prévues par les textes susvisés et notamment le Code français de la propriété intellectuelle et les conventions internationales en vigueur sur la protection des droits d'auteur.

Mon Petit Éditeur  
14, rue des Volontaires  
75015 PARIS France

IDDN.FR.010.0115201.000.R.P.2010.030.31500

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première publication par Mon Petit Éditeur en 2010

*Aux rescapés et victimes du tragique accident aérien  
survenu voici bientôt quarante ans dans les montagnes andines,  
j'adresse ici mes sentiments de compassion et de profond respect.*



Voilà. Faut que je te raconte.

Pas que je t'explique, non, seulement que je te raconte.

Tout s'est passé tellement vite.

Vaisseau je suis désormais, naviguant vers l'horizon qu'elle m'a choisi. Elle est le vent qui souffle, la vague qui me porte et m'emporte.

Eux ? Eux sont elle, maintenant.

Jamais, plus jamais, elle ne pourra mourir. L'éternité lui appartient.

La terre ocre, abandonnée par les dernières lueurs du jour, se rembrunit. Bientôt elle sera couleur nuit. Je viens de finir ma première livraison. Demain, je reprendrai la route vers la France. Mais je veux dès ce soir te faire le récit de cette aventure extraordinaire qui deviendra, j'en suis sûr, par sa répétition au fil des mois, un périple ordinaire qui n'étonnera plus que les ignorants, les imbéciles ou les égoïstes.

Écoute. Ta vision de la vie en sera transformée.

Tu connaîtras l'amour absolu. Tu partageras ma foi et, ensemble, nous préparerons le prochain voyage.

Écoute. Toi tu comprendras. Les autres, les autres je m'en fous. Ils peuvent penser ce qu'ils veulent, me prendre pour un fou, voire ne rien penser du tout, vraiment je m'en fous.



Tout a commencé il y a quelques jours seulement.  
Ce matin-là, voyeurisme formateur en salle d'op' à l'hosto.  
Occlusion intestinale.  
Banal.

Banal mais y'a rien à faire. J'ai pas encore pu m'habituer à ça.  
À ça, c'est-à-dire à la vue des chairs qu'on bistoure, aux tripes qui s'étalent soudain avec indécence, au sang qui gicle avec arrogance ou bien dégouline avec une paresse indolente.

À ça, c'est-à-dire à ce carmin qui agresse la blancheur provocante des linges.

D'autres étudiants assistaient également à cette séquence en technicolor, sans montrer le moindre signe de défaillance, probablement impatients de passer du rôle de spectateur à celui d'acteur. Mais pas moi. Sensiblerie inutile ? Sans doute. Faudra que je banalise.

Si tu m'avais vu ensuite au cours d'anatomie ! Des types faisaient les marioles. En fait, je suis sûr que certains n'étaient pas plus fiers que moi et masquaient leur répulsion première sous des fanfaronnades. Un macchabée, même tout frais, c'est pas la joie à regarder, ça vous met mal à l'aise ! Refus de notre propre devenir ? Peut-être...

Le prof expliquait des tas de choses, mais bien vite ses paroles ne furent plus pour moi que borborygmes et mes tripes ont fini par réagir violemment à la vue de ce charcutage éducatif.

C'est con, d'accord. Mais c'est pas évident, tu sais.

## FAUT QUE JE TE RACONTE

Faudra vraiment que je banalise.  
Ou alors, adieu la chirurgie !

Une fois mon estomac délesté aux toilettes, j'ai pas eu le cran de retourner en cours.

\*.\*.\*

J'ai marché, marché, comme ça, au hasard des rues. Le soleil de juin se faisait caressant et je flirtais avec lui, avec délice. J'aurais voulu offrir à sa tendresse mon corps nu, sans retenue, là, tout de suite. Yeux mi-clos, menton vers lui pointé, j'avançais, jouissant de sa tiédeur semblable à celle d'une maîtresse après l'amour, oubliant l'hosto, oubliant le sang double symbole de la vie et de la mort.

Mais les réalités de la rue ont brusquement troublé cet insouciant bien-être. J'ai dû interrompre un instant ma marche et être le témoin oculaire forcé d'un accouchement public par césarienne. Celui d'un camion frigorifique, portes arrières béantes comme un utérus incisé et maintenu ouvert, d'où de costauds obstétriciens aux blouses maculées extrayaient sans ménagement des demi-carcasses de bœufs sanguinolentes, qu'un boucher rougeaud réceptionnait, le visage aussi réjoui que celui d'un père qui accueille dans ses bras son premier né.

Arrivé chez moi, j'ai branché la télé. Un automatisme. Mon attention a été retenue par quelques images de quelque part là-bas en Afrique : l'infini aride d'une terre brique qui rougeoie plus encore quand, avant de mordre l'horizon, l'astre solaire lui jette, enjôleur, ses derniers clins d'œil. Lentement, l'œil voyeur de la caméra s'approche et contraint notre attention à se porter sur une douzaine de cahutes de terre et de palmes sèches. À l'orée de ce semblant de village, un cercle de noirs bien noirs aux trois quarts nus, accroupis autour d'un feu. C'est l'heure du barbecue. Au menu, du chien rôti.

Le service du nettoyage est assuré par quelques cabots pelés qui tournent autour des convives. Actuellement, ils se disputent les entrailles qui leur ont été lancées. Au fur et à mesure de l'avancée du festin, ils recevront également en pitance des os déjà consciencieusement récurés par des dentures qui n'ont jamais connu les joies de la roulette. Ces chiens seront ainsi un peu moins maigres quand viendra leur tour de connaître les tourments du grill.

Et pour la première fois, ce jour-là, ma réaction coutumière de dégoût, face aux étals impudiques des morceaux choisis de viandes grasses et crues dans nos villes, m'est apparue facile, mesquine, petite-bourgeoise. Une réaction de nanti, de ventre comblé !

De nouveau, il me fallait changer d'air pour me changer les idées. Je suis sorti.

\*.\*.\*

## FAUT QUE JE TE RACONTE

C'est alors qu'elle est apparue. Sur le parapet d'un pont de pierre. Blanche de peau comme blanc le paréo de mousseline simplement noué au-dessus de sa poitrine menue, qui lui servait de robe. Ébènes ses cheveux comme le grand soleil noir imprimé sur l'étoffe mouvante. Déambulant sur la pointe de ses pieds nus, équilibriste indifférente aux passants indifférents, elle chantonnait à voix basse. Intrigué, j'ai poursuivi mon approche discrète jusqu'à percevoir distinctement ce qu'elle fredonnait avec un léger accent madrilène :

*Incaración je me nomme, je voudrais être nonne.  
Mais est-ce aimer les hommes que de les fuir en somme ?  
Une autre vie, infinie et plus belle encore,  
existe-t-elle ailleurs ? Question éternelle...  
Comment savoir ? Essayer pour voir ?  
Au revoir.  
Ou adieu, tant m'attire ce miroir  
qui me parle des dieux en reflétant les cioux.  
Incaración je me nomme, je voudrais être nonne,  
Mais est-ce aimer les...*

Allait-elle répondre à l'attrait de l'eau, à l'attrait de l'au-delà ? Je lui ai tendu les bras. Elle a interrompu sa lente prestation de funambule, m'a semblé hésiter entre réaliser son vœu d'éternité et saisir cet instant de vie que je lui proposais. Finalement, délaissant d'hypothétiques dieux, c'est le Terrien qu'elle a choisi et j'ai doucement réceptionné cette oiselle ensoleillée venue d'on ne sait où.

Pas un mot. J'ai plongé dans les yeux qu'elle levait vers moi. Deux puits couleur ruisseau de montagne d'une limpidité infinie. À s'y perdre.

J'ai pris doucement sa main dans la mienne.

Un petit cri plaintif s'est alors fait entendre. Sur le parapet, une boule de poils à laquelle je n'avais pas prêté attention mani-

## FAUT QUE JE TE RACONTE

festait sa crainte de rester seule ainsi juchée. Un tout jeune chiot. Ou peut-être un de ces chiens miniatures qui servent de peluche vivante à leur propriétaire.

Bras gauche pour le chiot, main droite pour Incarnación, puisque ainsi désormais je la nomme. Docile, elle m'a suivi.

En réalité, sans le percevoir alors, je l'ai suivie jusque chez moi.

Car aujourd'hui, c'est si simple de comprendre qu'Incarnación est, comme je te l'ai dit, la vague qui me porte vers mon nouvel horizon. C'est elle qui m'indique le chemin.

Ce chemin que je t'invite à suivre avec moi.

\*.\*.\*

J'avais enregistré le bref reportage sur le village africain. Arrivé au studio, je le lui ai aussitôt montré. Elle est restée debout face à l'écran de la télé. Durant cette brève projection, son corps n'a pas fait le moindre mouvement, son visage n'a pas exprimé la plus infime réaction. Alors j'ai parlé, parlé, parlé. Je voulais qu'elle partage mon émotion. Je lui ai dit, doucement d'abord, puis m'animant de plus en plus pour la sortir de cette inexistence où elle semblait plongée :

— *Tu comprends, ils ont faim. Faim !*

*Nous mangeons bien du veau, de l'agneau, du lapin.*

*Eux, ils n'ont pas d'ovins, pas de bovins, pas de lapins. Alors ils mangent des chiens. Simplement parce qu'ils ont faim, et qu'ils ont quelques canins sous la main.*

*Chez nous, on ne mange plus les chiens, on les nourrit pour qu'ils nous tiennent compagnie ! Peut-être est-ce un critère qui permet d'évaluer le développement économique d'un pays ? Dis-moi le sort que tu réserves à ton chien, je te dirai sur quel barreau de l'échelle du monde tu te situes : G7, G20, quart monde...*

*Et qu'est-ce qu'on peut faire, hein ?*

*Je serai médecin, je serai chirurgien, et pour tous ceux qui crèvent de faim, là-bas, tous mes diplômes ne serviront à rien, simplement parce que*

## FAUT QUE JE TE RACONTE

*j'ai décidé que dans ma vie leur problème de ventre gonflé d'inespérance était le leur, ou celui des politiciens, en tout cas pas le mien !*

*Enfin, pas le mien jusqu'à aujourd'hui.*

*Incarnación, sais-tu qu'un enfant meurt de sous-alimentation toutes les cinq secondes, sais-tu que le cap du milliard de personnes souffrant de famine ou de malnutrition est franchi. Rends-toi compte : un sixième de la population mondiale. Faut-il baisser les bras devant ce triste bilan ? Est-ce utopie qu'espérer voir un jour et pour toujours la famine éradiquée du globe ? Ce fléau moyenâgeux qui persiste dans notre monde moderne, est-ce une fatalité ? Il restera en tout cas une bontense réalité tant que la communauté internationale limitera son engagement politique à s'autosatisfaire de généreuses promesses et symboliques déclarations. Pour conduire les contrées démunies vers une suffisance alimentaire durable, gouvernants et citoyens ont à s'impliquer davantage par des actions concrètes.*

*Incarnación, que penses-tu d'organiser une Journée nationale de Collecte de chiens, par exemple ? Bonne idée, non ? Oui, mais ceux à l'estomac plein donneront-ils leur chien à ceux qui meurent de faim ?...*

*Et, en définitive, une fois l'an, qu'est-ce que cela changerait ? Un jour de grande bouffe et puis plus rien. Plus rien pendant trois cent soixante-quatre jours jusqu'à la prochaine collecte. Une collecte qui comme tant d'autres offrirait un instant de bonne conscience à moi, à toi, à ceux dont un des soucis quotidiens est la chasse aux calories superflues. C'est qu'on y tient à la ligne minceur quand on ne connaît pas la faim ! Une ligne idéale non pour pêcher mais mieux pêcher sans doute...*

*La S.P.A. Oui, voici la solution. Il faut transformer la S.P.A. en S.P.A.H, Société Protectrice des Animaux et des Hommes. Tu as compris, dis Incarnación, tu as compris, n'est-ce pas ? Pour les animaux abandonnés, les refuges sont seulement un lieu de transit. Les plus chanceux, ceux qui ont su émouvoir une famille d'adoption, sortiront des chenils sur leurs quatre pattes, tandis que l'incinération est le sort qui attend tous*